

DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
MICHEL MOHRT  
*A L'ACADÉMIE FRANÇAISE*  
ET RÉPONSE DE  
JEAN D'ORMESSON

*nrf*

GALLIMARD









*Discours de réception  
de Michel Mohrt  
à l'Académie française*



M. Michel MOHRT, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Marcel BRION, y est venu prendre séance le jeudi 27 février 1986 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Marcel Brion n'aimait rien tant que d'être « étonné ». C'est un sentiment que j'ai éprouvé – accompagné, il va sans dire, de plusieurs autres : la reconnaissance, la fierté... – quand vous m'avez appelé à siéger dans votre illustre compagnie.

Pourquoi cet étonnement ?

C'est que le romancier est naturellement modeste – ou qu'il devrait l'être. Il n'a pas, pour se recommander à vos suffrages, des titres



incontestables comme ceux du savant et de l'historien. Qu'est-ce qu'un bon roman? Et quel critère choisir pour le reconnaître? Il ne paraît pas de chefs-d'œuvre : c'est le temps qui fait les chefs-d'œuvre. Des grandes œuvres du passé ont été souvent mal accueillies par la critique. *L'Éducation sentimentale*, de Gustave Flaubert – que j'aurais bien aimé pouvoir compter au nombre de mes prédécesseurs dans ce trente-troisième fauteuil, à la place de son ami Maxime du Camp qui fut toutefois un bon photographe – *L'Éducation sentimentale* fut déclarée par la critique le mauvais titre d'un roman raté. Voilà qui incite à beaucoup de modestie pour juger des œuvres qui se font. Votre audace a donc été grande d'avoir élu un romancier qui n'a d'autre titre que celui choisi par son devancier Robert Louis Stevenson, de *teller of tales*, de raconteur d'histoires. Je le répète, il s'est trouvé tout étonné que ces histoires, sur lesquelles il n'osait pas se faire trop d'illusions et qu'il a lui-même oubliées, lui aient attiré vos suffrages. Je vous remercie donc, Messieurs, de ne pas m'avoir trouvé indigne d'être des vôtres.

Plus que tout autre écrivain, il me semble que le romancier a besoin d'être reconnu. J'ai professé quelque temps dans des universités américaines et je me rappelle la joie que me donnaient des relations suivies avec mes étudiants, dont certains sont restés des amis. Le métier de

professeur, que plusieurs d'entre vous avez pratiqué, est l'un des plus nobles, des plus beaux qui soient, et d'abord parce qu'il vous met en contact avec de jeunes esprits, susceptibles de devenir des disciples. Ce contact, le romancier l'ignore. Il est seul, replié sur lui-même et sur sa mémoire. Il s'est coupé du monde pour écrire. Il lui faut le silence; il est prisonnier d'habitudes maniaques; inquiet, il fait régner l'inquiétude autour de lui. Il est un compagnon impossible, absent, perdu dans ses rêveries. Malheureux s'il n'écrit pas, il l'est aussi quand il écrit... À la lettre, il ne vit pas, condamné à un épuisant va-et-vient entre le passé, où il puise la matière de son œuvre, et l'avenir, qui est l'œuvre projetée. Le beau rêve qui la lui a fait concevoir – et il faut qu'il se méfie de ce que Flaubert appelle les « bals masqués de l'imagination » – a été suivi de tant de peines, d'incertitudes, qu'il n'éprouve même plus de plaisir à avoir achevé sa tâche. Ses tiroirs sont remplis de projets avortés, peut-être même de romans achevés qu'il n'a pas trouvés dignes d'être publiés. Il demeure dans l'incertitude sur le sort réservé à son œuvre. Même les éloges ne le rassurent pas : il les trouve le plus souvent à côté de ce qu'il aurait souhaité s'entendre dire. Un succès de vente le flatte un instant, mais il est condamné dans l'avenir à renouveler cet exploit, se désespère s'il ne peut y parvenir. Alain dit que la récompense de



*nrf*



9 782070 709472



87-III A 70947 ISBN 2-07-070947-7

Extrait de la publication

60 FF tc